

# RICHARD DE TSCHARNER

## DE PROFUNDIS.

# L'HARMONIE DU MONDE

Frédéric Möri



En une série d'images d'une grande cohérence, Richard de Tscharnner propose sa vision du monde, à la fois photographique et philosophique. Une démarche inhabituelle qui interroge le genre du paysage en photographie.

**D**ans l'épure minérale tracée par Richard de Tscharnner, on distingue sans peine une succession de formes dégagées avec soin du chaos : triangles, courbes, ovales, lignes de force découpant l'espace de façon harmonieuse.

L'esprit de géométrie y règne, mais jamais aux dépens de la sensibilité : la glace, la pierre, l'air, le bois, et même l'eau, tout semble pétrifié et pacifié dans l'essence du songe. Par la magie du procédé – le noir et blanc argentique magnifié par des tirages étalant comme des nuanciers toute la palette des gris – le monde, rendu à lui-même, vide d'homme, devient le théâtre énigmatique d'un voyage intérieur. L'empreinte du temps y est omniprésente : des traces de civilisations disparues – kouchite, inca, égyptienne, grecque – ou hors d'âge – bouddhiste, hindouiste ; des glaciers, des reliefs tourmentés, des crêtes de sables sculptées par les vents, un volcan. Des « traces du temps » comme les affectionne Richard de Tscharnner, attestant de la précarité des constructions humaines et du lent travail de la terre. Chacun est libre d'y voir ce qu'il souhaite : la vie, les forces telluriques qui parcourent la surface du globe ; ou la mort, mais alors bienveillante, apaisée, prometteuse, un adieu serein au monde réduit à son essence. Rien de troublant en apparence, si ce n'est le titre, macabre au premier abord : *De profundis* : « Des profondeurs j'ai crié vers Toi » (Psaume 129). La beauté et la sérénité de ces images rassurent pour-

tant : l'harmonie, l'essentiel. Aucun élément inutile ne vient troubler l'équation des volumes et des surfaces qui joue à plein pour délimiter un espace mental des plus féconds.

William Ewing, commissaire de l'exposition, a sélectionné les images en étroite collaboration avec Richard de Tscharnner. L'ancien directeur du Musée de l'Élysée considère l'œuvre de Tscharnner comme s'inscrivant dans la tradition américaine du paysage – un topos s'il en est, précise-t-il – et en souligne l'anachronisme : le paysage attire aujourd'hui les artistes surtout parce qu'il témoigne de l'œuvre destructrice de l'homme. Ewing évoque Olaf Otto Becker, figure emblématique de cette approche contemporaine et militante du paysage. Les images léchées, admirablement composées de l'artiste allemand, témoignent avec une précision accablante des effets du réchauffement climatique ou de ceux de l'agriculture intensive. Becker subordonne sa pratique à l'élaboration d'un discours engagé. Une esthétique du désastre et des images alarmistes, voire apocalyptiques, qui donnent au médium photographique une fonction sociale et presque politique. À l'inverse, William Ewing rapproche l'œuvre de Tscharnner de celle de Minor White (1908-1976) ou de Paul Caponigro (1932) : la nature, vierge ou magnifiée par l'homme, est mise en scène en un discours poétique, intuitif, onirique, éminemment personnel, parfois

accompagné de mots fulgurants (White). La figure d'Ansel Adams domine cette tradition en quête d'un Âge d'or, dont les représentants mettent autant de soin à écarter toute trace de souillure humaine que Becker en met à les rechercher. William Ewing souligne la pertinence de l'art de Tscharnner : les lignes de crête surplombant le Machu Picchu et le Wadi Hadramaout, au Yémen, se répondent et disent la singularité et la cohérence du regard. La vue des pyramides kouchites du Soudan frappe par sa mise en scène inhabituelle : une route trace son sillon noir dans le désert au premier plan, ponctué de pylônes qui en rythment l'élan ; les nécropoles surgissent à l'arrière-plan : juxtaposition de deux mondes qui s'ignorent, le passé, le présent. Singularité du regard, géométrie, rigueur apaisée. Selon William Ewing, Tscharnner « recherche le sublime et le beau dans la nature. Il se penche sur l'empreinte humaine s'opposant à très long terme sur la Terre, dans la conscience que chaque civilisation n'a qu'une prise ténue sur son territoire et ne laisse de son passage que des traces infimes. » Ce commentaire de l'œuvre semble en effet s'imposer. Mais elle n'en épuise pas les significations.

Richard de Tscharnner a réalisé un tour du monde en 108 jours dans le but d'en rapporter des images fortes qui ont fait l'objet d'un premier ouvrage : *Tout un monde* (2009). Affinant sa démarche, il inscrit maintenant ses photographies dans un discours humaniste et spirituel dont il dit avoir trouvé de fortes résonances dans la troisième symphonie de Gustav Mahler. Achievée en 1896, cette œuvre reflète pleinement son temps sur le plan musical, mais prend le contre-pied de son époque par son programme. En six mouvements – comme les

six jours du récit de la Création – Mahler évoque « l'apparition et le développement de vie » (1), l'émergence du règne végétal (2), animal (3), humain (4). Dans le quatrième mouvement, il met en musique le *Chant de minuit* extrait d'*Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche : « Le monde est profond / Profonde est sa douleur / La joie, plus profonde que l'affliction. / La douleur dit : Passe et finis ! / Mais toute joie veut la profonde éternité ! » La *profondeur* du monde, son essence, est d'abord pour l'homme la douleur et la mort (« passe et finis ! »). *De profundis*. Mais par-delà la souffrance et la mort qu'il faut traverser, une autre réalité, « l'éternité » dont la « joie » est la préfiguration. Ce qui est une aspiration dans *Le Chant de minuit* devient une réalité dans le chœur des anges (5<sup>e</sup> mouvement), puis dans le mouvement final, un adagio d'une longueur inhabituelle (6), où « tout se résout dans la paix et dans l'Être. La roue d'Ixion des apparences s'immobilise enfin. » (G. Mahler). Les « apparences » de l'existence nous condamnent, tel Ixion cloué à sa roue par les dieux, à subir l'absurdité de la douleur, qui est isolement, et de la solitude qui est illusion. L'œuvre dans son ensemble est une ascension irrésistible vers la transcendance qui implique et qui assume toute la pesanteur du monde. Un enregistrement vidéo de la troisième symphonie, dirigée en concert, sera projeté dans l'espace d'exposition.

Située dans cette perspective si particulière, la démarche de Tscharnner semblera doublement inhabituelle : elle utilise un matériau photographique très solide et qui se suffirait à lui-même, comme le vecteur d'un discours philosophique. Ce discours semblera *obsène* à plus d'un, le mot étant entendu au sens propre : on ne veut pas le voir sur scène.



*Résidents immobiles du désert*  
2010, Désert blanc, Égypte  
© Richard de Tscharnner

Pages précédentes  
*Le Karymsky avec sa caldeira*  
2008, Kamchatka, Russie  
© Richard de Tscharnner

*Coexistence dans l'indifférence*  
2010, Karima, Soudan  
© Richard de Tscharnner

Autant que peut l'être encore le discours exprimé dont Mahler a revêtu sa 3<sup>e</sup> symphonie : elle prétendait délivrer un message d'amour universel empreint d'une grande spiritualité, à une civilisation matérialiste prête à basculer dans l'abîme et qui se reconnaîtra bientôt dans le nihilisme atonal d'Arnold Schönberg. Le discours de l'exposition *De profundis* s'oppose au nihilisme ambiant qui se reconnaît dans l'esthétique du désastre cultivé par un Becker, par la foi qu'il proclame en la vie, en la beauté du monde, en la dimension spirituelle de l'existence, en la capacité qu'elle nous offre d'assumer et de dépasser la souffrance et la mort. C'est une autre lecture des images qui est alors suggérée. L'harmonie et la sérénité qui s'en dégagent font écho à l'adagio conclusif : cette paix et cette joie portent les traces, nombreuses, des ravages du temps sur les constructions humaines (vestiges archéologiques) ou sur les éléments qui les portent (érosion, éruptions volcaniques, failles géologiques) ; mais ces ravages sont nimbés d'une aura qui les rend bienveillantes par un art consommé des textures, des volumes et de la lumière. Nul mouvement, nulle frénésie suggérée, aucune trace de démesure dans ces mises en scène tout en équilibre ; rien de commun, donc, avec l'esthétique

cathartique de Gustav Mahler dans cette art qui fuit l'effet ; c'est qu'il procède par décantation et ramène le monde à une échelle humaine. Pas ou peu de lignes de fuite vers un horizon infini, ni de proportions démesurées entre les différents plans, mais à chaque fois un espace mesuré, construit pour mettre en valeur un élément qui nous devient familier : statue, arbre, pyramide et même volcan ou iceberg. Notre monde. Nos profondeurs. Comme si les images rejoignaient l'espace et le temps qui s'ouvrent après les dernières mesures de la 3<sup>e</sup> symphonie. Chacun l'éprouvera – ou non. On saluera l'humanisme de la démarche et la prise de risque qu'elle représente. Un risque assumé : le photographe propose également une table ronde rassemblant des figures du monde suisse de la photographie, sur le thème du paysage (Ph. Kaenel, M. Gafsou, P. Pfrunder, N. Crispini) et deux conférences des écrivains Grégoire Delacourt et Alexandre Lacroix, dont les œuvres ont influencé Richard de Tscharnner. C'est une manière de clarifier et d'approfondir le discours dont ces images sont porteuses ; une clarification nécessaire ; mais le débat permettra également de situer *De profundis* dans le paysage artistique contemporain, et pourquoi pas, de le mettre en abyme. ■

**NOTA BENE**  
Exposition à l'Espace  
Boléro, Versoix (Genève)  
Jusqu'au 25 octobre 2015